JULES LAFORGUE 1860–1887

Complainte de l’Automne monotone

Automne, automne, adieux de l’Adieu !
La tisane bout, noyant mon feu ;
Le vent s’époumone
À reverdir la bûche où mon grand cœur tisonne.
Est-il de vrais yeux ?
Nulle ne songe à m’aimer un peu.

Milieux aptères,
Ou sans divans ;
Regards levants,
Deuils solitaires,
Vers des Sectaires !

Le vent, la pluie, oh ! le vent, la pluie !
Antigone, écartez mon rideau ;
Cet ex-ciel tout suie,
Fond-il decrescendo, statu quo, crescendo ?
Le vent qui s’ennuie,
Retourne-t-il bien les parapluies ?

Amours, gibiers !
Aux jours de givre,
Rêver sans livre,
Dans les terriers
Chauds de fumiers !

Plages, chemins de fer, ciels, bois morts,
Bateaux croupis dans les feuilles d’or,
Le quart aux étoiles,
Paris grasseyant par chic aux prises de voiles :
De trop poignants cors
M’ont hallalisé ces chers décors.

Meurtres, alertes,
Rêves ingrats !
En croix, les bras ;
Roses ouvertes,
Divines pertes !

Le soleil mort, tout nous abandonne.
Il se crut incompris. Qu'il est loin !
Vent pauvre, aiguillonne
Ces convois de martyrs se prenant à témoins !
La terre, si bonne,
S'en va, pour sûr, passer cet automne.

Nuits sous-marines !
Pourpres forêts,
Torrents de frais,
Bancs en gésines,
Tout s'illumine !

— Allons, fumons une pipette de tabac,
En feuilletant un de ces si vieux almanachs,

En rêvant de la petite qui unirait
Aux charmes de l'œillet ceux du chardonneret.